

lecture

Vous êtes lecteur. L'étiez-vous quand vous étiez enfant ? Il y a quelques années, sans vouloir que soient retracés de classiques « itinéraires de lecture », notre revue sollicitait les souvenirs de quelques personnes dans une rubrique intitulée *Lectures juvéniles...*

« Les jeunes lectures durent toujours. »

« Ce puits reçoit tous les dons et donne à tous.
Ne le fermez pas » Yi king¹

Je vais avoir 9 ans. Nous avons été tous les quatre, mes parents ma sœur et moi, victimes d'un grave accident de la route.

À l'occasion de mon anniversaire, ma mère, depuis l'hôpital où je n'ai pas encore été autorisée à aller la voir, me fait parvenir par l'intermédiaire de mon père, le livre que j'ai demandé : *Les malheurs de Sophie*. Est-ce mon premier livre ? Impossible de m'en souvenir. C'est en tout cas de celui là que je garde le premier souvenir. J'ai dû insister un peu pour l'avoir, « Un livre ça n'est pas un cadeau ! »

Le contexte dramatique qui entoure la lecture des malheurs de cette Sophie n'est sans doute pas étranger à la force de cette lecture. J'ai beaucoup pleuré face aux punitions injustes qu'on infligeait à la fillette. Je me trouvais avec elle quelques complicités.

Ma sœur plus jeune s'immergeait dans la lecture des *Oui-Oui*. Comme elle avait du mal, il m'arrivait de lui en lire de

longs passages. Je trouvais ce personnage idiot, elle aimait son monde d'objets animés.

Un peu plus tard, ma camarade de classe me parle avec enthousiasme de livres qu'elle dévore : *Alice* et *Le club des cinq*. J'essaie sincèrement de lire ceux qu'elle me passe. Impossible d'y trouver un quelconque intérêt. Comment peut-on se passionner pour ces histoires ? Je les trouve toutes pareilles, je mélange les intrigues et malgré mes efforts je ne parviens pas à me laisser emporter par le suspense qui la tient en haleine ! Entre elle et moi, ce fut un sujet de brouille !

La série que je préfère c'est *Heidi* dont ma mère m'a longuement parlée. Elle connaissait ces histoires qui lui rappelaient la Suisse où le comité d'entreprise organisait les vacances des enfants des ouvriers. Si la permanence des personnages ne me donne pas l'impression de déjà lu qui me gêne dans *Le club des cinq*, c'est que *Heidi* n'est pas figée dans l'enfance. Elle grandit, change, devient adulte... Elle n'est pas condamnée, livre après livre, à reproduire le même scénario qui inscrit définitivement les autres héros dans le monde enchanté de l'enfance pré-adolescente.

Dans ma famille on lisait. Je n'ai pas le souvenir précis de ce que lisaient mes parents. Pourtant j'ai des images d'eux lisant des romans, en vacances et aussi le soir. Sans être de grands lecteurs, mes parents ont toujours un livre « en cours » sur leur table de nuit.

Mes tantes aussi lisaient. L'une d'elles ingurgitait force BD et romans policiers en édition bon marché achetés chez le marchand de journaux. Lectures honnies, c'est chez elle que je m'encanaille à la lecture de *Dame Tartine*, *Popeye* et autres *Spiderman*.



Des militants de la Confédération Syndicale des Familles avaient organisé une bibliothèque de quartier que nous fréquentions. Un jour où je n'avais pu m'y rendre, ma sœur rapporta à mon intention un ouvrage que lui avait conseillé l'animatrice : *Paul et Virginie*. Je restais muette devant ce livre dont le titre me glaçait : ce sont mes deux prénoms. Je n'ai pas lu *Paul et Virginie* mais en le rapportant j'ai déclaré l'avoir beaucoup aimé !

Puis vinrent les émotions fortes avec *Les quatre filles du docteur March* et surtout *La case de l'oncle Tom*. Mon horreur de

¹ Stephan Karcher, *Yi king*, Payot et Rivages, 1998.

la guerre et des injustices sociales trouvait là de quoi s'alimenter. Malgré les nombreuses relectures, un insupportable sentiment de colère m'envahissait quand la jeune esclave s'enfuit avec son enfant.

Est-ce de là que vient ma tendresse pour la littérature américaine quand elle fait voler en éclats « l'american way of life » ? C'est tellement vrai, que c'est un auteur américain qui m'a « *bel et bien transpercé le cœur* », qui m'a « *proprement taillé en pièces* ». ² James Ellroy travaillant « *Ma part d'ombre* » ³ en même temps que la sienne, me fait revivre les tremblements des premières fois. Mon ciel de lectrice, au contraire de celui de Djian, ne reste donc pas d'un calme étonnant ? « *La pluie de météorites* » qui changea sa vie cessa à sa trentième année. Et s'il se laisse encore éblouir, « *rien de comparable avec les émotions d'autrefois* »... « *plus de bonheur indécible, plus de connexion directe avec le firmament. Il y a de la littérature. Certes.* » Terrible aveu !

Avant la classe de 6^{ème}, la seule lecture scolaire qui imprime mon souvenir c'est le manuel de lecture *Rémi et Colette*. Je dois avoir l'impression que c'est facile puisque, la maîtresse ayant dit que pour passer au CE1 il fallait savoir lire, je déclare derechef à mes parents que je vais sauter le CP ! Oh la la ! Quelle histoire ! Me voilà menteuse maintenant.

Mon intérêt pour l'apprentissage de la lecture doit remonter à ce premier affrontement à l'autorité enseignante. Sans doute aussi à la promesse que j'avais faite à ma grand-mère de lui apprendre à lire.

Durant les années collège et lycée se mêlent les lectures du programme et des choix moins élitistes, certains diraient plus critiquables : Pearl Buck et la Chine que je partage avec ma sœur. Agatha Christie et ses intrigues policières que je trouve insensées. Guy des Cars que je partage avec ma mère et ma cousine. Entre nous les livres circulent vite, vite. Molière et Marcel Aymé à mourir de rire. Corneille. *Le Cid* fut l'un de mes étonnements les plus forts. L'usage magnifique de la langue que je ressasse, lisant et relisant, disant et recopiant des passages dont je ne me lasse pas. Et tout ça pour une intrigue dont la futilité me laisse pantoise. Quel bazar pour une gifle... !

Je dois à ces lectures scolaires d'aimer le théâtre. À cette époque les seules pièces qui me sont données à voir sont celles que programme la TV : Au théâtre ce soir, les costumes de Roger Art et les décors de Donald Cardwell, ou l'inverse.

En classe de seconde je tombe littéralement dans l'absurde. J'en prends même pour deux ans. Ionesco et Beckett. Éberluée !

Quand plusieurs années après je verrai leurs textes mis en scène, ça me fera tout drôle cette impression de familiarité.

Le plus frappant c'est quand j'ai vu le *Tartuffe* qu'Ariane Mouchkine monta à la Cartoucherie. J'en suis restée sciée : d'un bout à l'autre je savais le texte par cœur ! Par cœur vous dis-je !

Queneau avec ses *Exercices de style* me refait, à sa manière, le coup du *Cid*. Là, je ne partage avec personne, ni à la maison où on commence à me regarder d'un drôle d'air, ni en classe où les bons élèves lisent du plus classique et les chahuteurs, que j'aime bien, préfèrent la musique des Who et de Zappa.

Un peu avant le bac je pille la bibliothèque d'un copain qui lui, ne lit rien du tout. Viennent en bloc Boris Vian, Sartre et... Zola ! L'enrayement des histoires de vie de ses personnages m'impressionnait et je lui en ai fait longtemps porter la responsabilité. « *Le lecteur ne s'ajoute pas au livre, mais il tend d'abord à l'alléger de tout auteur* » écrit Maurice Blanchot. Avec les Rougon-Macquart impossible d'oublier Zola. Impossible d'oublier « *le sérieux, le travail, les lourdes angoisses, la pesanteur de toute une vie qui s'y est déversée...* » et que le lecteur « *dans sa légèreté providentielle considère comme rien* ». ⁴ Comme la Diotime de *L'homme sans qualités*, ⁵ qui cherche des solutions dans ses lectures, j'interrogeais l'auteur, pire, je lui demandais des comptes.

Après le bac, mes parents s'inquiètent de la perspective d'études universitaires. Parce que l'issue est toujours incertaine à s'engager dans cette voie inconnue, prévue et balisée pour d'autres, ils ne me laissent pas le choix : un cycle court qui « donne un métier ». Ce sera donc un IUT et de la gestion. C'est la première occasion qui m'est donnée de m'écarter du milieu social dans lequel je suis née. Là, je côtoie des jeunes gens plus friqués, plus cultivés, éduqués autrement. Je découvre leur cynisme et je jure que je n'en suis toujours pas remise. L'un d'eux avec qui j'entretiens des relations ambiguës, en me comparant à *Anastasia*, me fera découvrir Dostoïevski.

C'est là aussi que pour la première fois de ma vie je rencontre quelqu'un qui se pâme devant la littérature. Jusque-là, lire avait pour moi du sens. Cela accompagnait, assistait, faisait partie de la vie. Ce type là, c'est ma première rencontre avec quelqu'un pour qui la lecture est un ornement, un acte déclaré gratuit, *a priori* sans fonction ; en réalité un marqueur social. Au-delà de la curiosité que j'ai pu éprouver, c'est un choc d'une telle violence que je suis convaincue qu'il n'est pas étranger à mes engagements. Ce prof qui enseigne les « Techniques d'Expression Écrite et Orale », en prenant des pauses et faisant des ronds de jambes, a réussi au moins deux choses : une jolie carrière dans l'université et me détourner pour longtemps de Stendhal et de Flaubert. La délectation qu'il avouait en faisant traîner ses phrases et en passant sa main dans les mèches grasses de sa tignasse ont provoqué chez moi un dégoût prolongé de tenir même ces livres en main. Philippe

Djian qualifie d'obscène « *le poids d'une culture si convenue et si largement partagée* ». Le mot est fort mais il est juste.

Vient ensuite la période féministe soutenue par des lectures fondatrices : *Du côté des petites filles* et *Le deuxième sexe*. Tout me semblait bon à prendre chez Simone de Beauvoir, *Les mandarins*, *Tous les hommes sont mortels*, *Paroles de femmes*, qui expriment enfin une vision du monde trop longtemps occultée. Grâce à elles je sais que je vais vivre autre chose. Je n'ai pas oublié cet héritage.

Puis ce fut le temps des amours, des vraies, des qui durent et apportent leurs lots de découvertes et de nouvelles lectures. Pour moi ce sera la littérature allemande. Musil en tête, suivi par Hesse et Thomas Mann (mais Visconti passe aussi par là).

La poésie viendra plus tard. Apollinaire et René Char ouvrent un bal dans lequel s'engouffrera Michaux des nuits entières, avec une évidence telle qu'il me faudrait me demander comment j'ai pu me laisser détourner jusque-là « *des éléments authentiques de cette langue mystérieuse* ». Car j'avais pour elle « *une compréhension particulière, immédiate, ou mieux une familiarité qui (me) permettait de sauter par dessus la compréhension* ». ⁶

À refaire le chemin, je me rends compte à quel point la lecture est loin d'être un fait individuel et solitaire. Mes lectures sont identifiées, liées à des rencontres heureuses ou pas et nourries d'échanges. C'est vrai encore aujourd'hui. La lecture comme acte social inséré dans un réseau, aventure imbriquée dans un tissu préexistant dont on resserre ou distend les fils. S'il est vrai que « *la culture écrite suppose un rapport à soi, qu'elle se partage avec d'autres, qu'elle implique un jeu esthétique et aussi une possibilité d'accès à la connaissance* », ⁷ il me faut rendre l'hommage qui leur revient à tous ceux qui, sans avoir jamais conçu le projet de me façonner en lectrice, jalonnent ce parcours inachevé ; tous ceux et toutes celles qui se sont trouvés là où il fallait au moment où il fallait.

Je comprends mieux « *qu'il n'y a pas de mauvais livres* ». Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de mauvaises lectures, mais surtout qu'il peut y avoir de très mauvais usages de ses lectures. Un lecteur averti en vaut deux. Tant mieux !

Paule BICHI

² Philippe DJIAN, *Adoïse*, Julliard.

³ James ELLROY, *Ma part d'ombre*, Rivages/noir, 1997.

⁴ Maurice BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Gallimard, 1955.

⁵ Robert MUSIL, *L'homme sans qualités*, Gallimard, 1955.

⁶ *ibid.*

⁷ Anne JORRO, *Le lecteur interprète*, PUF, 1999.

J'ai dit que j'avais abordé le Mexique dans des dispositions ultra-favorables qui peuvent tenir à l'empreinte ineffaçable d'un des premiers ouvrages que j'ai lu encore enfant et que Rimbaud mentionne comme lui étant parvenu vers le même âge : Costal l'Indien. L'amour de l'indépendance y a très probablement pris naissance pour moi, sinon pour lui. (...) Qui sait si la plus grande ambition littéraire ne devrait pas être de composer des livres d'aventures pour enfants ?

André BRETON
Souvenirs du Mexique